

## Voiturier Marinette née Walczak

Née en Pologne le 4 avril 1929

Entretien mai 2017

Mon père est arrivé en France seul avec un contrat pour travailler à l'usine de Dives. Ma mère était enceinte de 7 mois, elle avait déjà 2 enfants et ma grand-mère ne voulait pas que ma mère voyage enceinte. Je suis née le 4 avril 1929 en Pologne à Leonov, 3 mois plus tard ma mère est partie en train avec ses 3 enfants pour la France. Le trajet durait 10 jours à cette époque-là, lors d'un arrêt en gare elle a failli me perdre. Elle m'avait laissée dans le wagon avec mes deux frères, le temps d'aller chercher du ravitaillement sur le quai à Paris, et ils sont partis en courant derrière elle. Une femme m'a entendue pleurer, si elle ne m'avait pas prise dans les bras et montrée à la fenêtre du compartiment, ma mère n'aurait pas pu me retrouver !

### La vie dans les cités

#### – Le logement

Arrivé seul, mon père s'est installé rue Saint Pierre chez Jean Bialak et sa femme Ginette. Ils sont restés amis jusqu'au bout.

Nous avons eu un logement au 51 de la rue du Chemin de fer dans les cités rouges. Nous avons été les premiers à nous installer dans la cité, dès qu'elle a été terminée. Il y avait juste le minimum de meubles, des lits sans matelas, une table et deux bancs. Des toiles remplies de paille que nous étions allés chercher chez le grainetier, monsieur Allain, nous servaient de matelas. Tous les ans, on changeait la paille. Comme vaisselle, il n'y avait qu'un plat dans lequel nous avons longtemps mangé tous ensemble, jusqu'à ce qu'on puisse acheter des assiettes, je me souviens qu'on mangeait encore dans le plat quand j'ai commencé à aller à l'école.

La maison avait deux chambres à l'étage, une pièce et une cuisine en bas, les WC étaient des toilettes à la turque sans eau, il fallait prendre un seau qu'on allait remplir à la pompe située près du stade, cela faisait loin de la maison. Nous avons eu l'eau en mars 1959 quand j'ai eu ma fille.

Nous nous chauffions avec du bois que mon père ramassait sur la digue et aussi avec du coke. Un camion de l'usine déversait du coke au milieu de la rue sans l'étaler, et on allait en chercher avec un râteau. La cuisinière alimentait un chauffe-eau avec un robinet d'eau et la bouilloire était en permanence sur le poêle.

C'est la famille de Klemens Wisniewski qui nous a accueillis au départ, il avait perdu son père électrocuté à l'usine à 32 ans.

#### – La cuisine

Nous avons 5 ou 6 lapins, 4 ou 5 poules et dès qu'il y en avait un assez gros on le mangeait le dimanche. Le jeudi j'allais chercher l'herbe pour les lapins.

Parfois, pour faire la fête, nous mangions un pot au feu. Nous achetions la viande à un boucher polonais qui passait dans les cités. La voisine, madame Kowal, lui demandait des os pour son chien et elle les faisait cuire pour sa famille. Le père était mort à l'usine et c'était la misère. De temps en temps, j'allais chez elle le dimanche et elle me disait « *regarde si tu grattes l'os, il y a de la viande dessus* ».

Nous faisons de la choucroute avec le chou du jardin et des galettes de pomme de terre.

#### – Les parents

Nos parents parlaient polonais à la maison et avec les voisins, même avec les enfants. Maman parlait très bien français, elle allait faire des ménages à Houlgate, elle s'y rendait à vélo. Le propriétaire possédait la biscuiterie l'Alsacienne et il nous amenait tous les mois une grande boîte de biscuits, des échantillons.

Mon père était redresseur, il travaillait en 3X8 à l'usine à la fonderie. Le dimanche, il allait à la pêche dans la Dives, il ramenait des anguilles, des maquereaux et des poissons plats. Il partait seul le matin au pont de Périers et j'allais lui porter une gamelle le midi.

Il lisait le journal « *Narodowiec* », un quotidien polonais acheté chez le libraire Wassilevski. Il a toujours refusé de retourner en Pologne. Quand ma grand-mère paternelle est décédée, elle possédait des biens en Pologne, mon père a dit au notaire qu'il refusait l'héritage. Il a dû demander sa naturalisation à 65 ans quand il est parti en retraite.

Il avait un jardin qui nous donnait tous les légumes. Il avait l'habitude de jeter les noyaux des fruits qu'il mangeait par terre, un pêcher et un pommier ont poussé, le pommier est toujours là où était son jardin au bout des cités rouges...

– Décès

Mon petit frère né en France est mort d'une méningite lente, il est parti en 3 semaines. Je le vois encore sur son lit de mort, il est mort le 6 juin 1939. Le corbillard est venu avec des chevaux. Il ne pouvait pas faire le tour du quartier à l'époque et il fallait faire demi-tour en repartant vers le stade. On a suivi à pied. Toute sa classe est venue à l'enterrement, l'église était pleine d'enfants et de fleurs. Comme j'étais la plus jeune, je devais aller arroser les fleurs au cimetière tous les jours. Cette année-là, il y a eu 10 cas de méningite.

– Animaux

Nous avons eu un petit chien récupéré je ne sais où, mon père l'a donné à un boucher polonais de Mondeville qui l'a emmené parce qu'on ne pouvait pas le nourrir. Huit jours après, il est revenu tout seul et là, nous l'avons gardé, j'ai encore la photo de Bobby avec moi sur le pont de Périers !

– Plumes

On gardait les plumes des poules pour fabriquer des édredons et des oreillers. Il fallait éplucher les plumes, enlever la partie dure et ne garder que le duvet qu'on mettait au four, une fois éteint, pour faire mourir les bestioles qui pouvaient rester dedans. Les édredons étaient bien chauds, on n'a jamais eu froid. On s'entraidait entre voisines, j'allais souvent le dimanche chez la mère de Klemens pour faire les plumes mais une fois terminé, c'était chacun chez soi.

### **Les voisins de la rue du Chemin de fer**

Monsieur Auber était amusant, il voulait faire son cidre tout seul, il avait acheté son pressoir et faisait son cidre dans la rue, sa femme faisait sa lessive dans un baquet dans son jardin. Ils avaient 5 garçons et 2 filles. Pendant la guerre, ils n'ont pas pu rester chez eux, en partant, les Anglais avaient jeté une bombe qui avait fait un grand trou dans leur maison.

Madame Langlais avait perdu son mari et elle avait épousé monsieur Singal. Les filles aînées avaient mon âge et allaient à l'école avec nous.

### **Communion**

J'ai fait ma communion en 1940, je me souviens qu'il y a eu une alerte juste quand on sortait de l'église. Maman m'avait fait elle-même ma robe de communiant. Comme cadeau ce jour-là elle m'a acheté un gâteau de chez Dupont, le moins cher de la boutique, un pudding.

### **Loisirs**

Je ne me rappelle pas avoir joué. Cela ne m'intéressait pas. Je regardais ma mère quand elle tricotait dans la rue avec ses voisines près du canal qui passait juste à côté. Elle me faisait des pulls et des jupes. J'ai appris à tricoter à 5 ans en les regardant, j'avais trouvé deux grands clous de mon père dans la cave, je les avais bien limés pour qu'ils soient bien pointus et j'ai fabriqué mes premières aiguilles à tricoter sans rien demander à personne. Je regardais

comment les femmes tricotaient et je faisais de même. Quand maman m'a vue, elle a attendu la quinzaine pour la paye et m'a acheté de vraies aiguilles que j'ai toujours gardées.

J'ai appris à danser avec Thérèse, la sœur de Klemens qui avait 10 ans, elle avait un vieux tourne-disque qu'elle faisait fonctionner. Nous dansions sur le trottoir ! Plus tard je suis allée danser à la salle des fêtes mais j'étais toujours accompagnée avec mon frère aîné, Tonio, qui m'emmenait partout. Je dansais avec lui et quand on gagnait des concours nous étions très fiers de ramener à la maison le pot de fleurs que nous avions gagné. On le mettait sur le palier et maman le découvrait le lendemain.

Je jouais aux dominos avec mon père le dimanche.

Monsieur et madame Auber, nos voisins, nous ont vendu leur gramophone avec tous les disques quand ils ont acheté une radio.

On allait parfois au cinéma à Dives Palace, j'avais un col de fourrure en lapin et dans la queue il a disparu !

On allait au bal du samedi soir avec des copains et parfois à la mer le dimanche.

Les hommes du quartier jouaient à la butte mais pas mon père. Les enfants jouaient au pirli.

Mes frères allaient au golf de Sarlabot, ils ramassaient les balles de golf pour se faire quelques sous, parfois ils les revendaient aux joueurs et j'allais leur porter à manger à eux aussi ! Un jour, en montant le chemin du Petit Pavé, j'avais tapé le sac par terre et le saladier a été cassé. Mon frère a dit que c'est lui qui l'avait cassé ! Pour le retour, les Parisiens me descendaient en voiture jusqu'à l'église.

### **Ecole**

Je me souviens la première année où je suis allée à l'école maternelle, la sœur de Klemens Wisniewski, Angèle, m'avait inscrite à l'école. J'avais mon capuchon donné par l'usine à Noël, il y avait de la neige et j'en avais jusqu'aux genoux il fallait faire le trajet 4 fois par jour et c'était loin, ensuite Angèle a dû dire à maman de me laisser à la cantine.

Quand on faisait de la course à l'école j'avais toujours beaucoup de retard sur les autres. J'avais déjà le cœur malade mais on ne le savait pas à l'époque. De même quand il fallait monter à la corde lisse, je faisais un mètre et je tombais dans les pommes.

Ensuite je suis allée au Centre d'apprentissage, dans la villa « Mon abri » où j'ai appris la couture et la cuisine. J'ai appris à laver au baquet et à repasser. Je me rappelle de Mme Henri qui était professeur. Je restais une heure plus tard après les cours avec Hélène B. qui apprenait la dactylo, j'ai appris avec elle.

### **Ecole polonaise**

Je suis allée à l'école polonaise, j'ai eu du mal à écrire en polonais, c'était compliqué, on dit *tche* et il faut écrire *cz* ...

Un curé polonais venait une fois par mois pour dire la messe. Maman chantait à la perfection, elle avait une belle voix.

Je suis allée pour la première fois en Pologne, j'avais 65 ans, c'était magnifique !

### **Les services de l'usine**

Je suis tombée de vélo et j'ai été blessée à la jambe droite. Je suis allée me faire soigner au dispensaire de l'usine. Mademoiselle Blavette m'a soignée, une fois, deux fois et après elle m'a renvoyée en me disant d'aller chez moi. Le docteur Moles m'a vue pleurer et il m'a soignée sans le dire à l'infirmière. Je ne suis pas retournée au dispensaire ...

A Noël, l'usine nous donnait un sac avec une orange et un capuchon bleu marine, pointu pour les garçons et rond pour les filles.

## **Commerces**

Nous allions chez l'épicier Sobotka, il avait pu s'installer grâce à tous les Polonais qui s'étaient cotisés pour lui. Ils étaient installés dans les cités blanches. Un jour, on m'a refusé du lait parce que je ne venais en chercher que le samedi. Ce jour-là, ils nous donnaient un petit paquet de bonbons acidulés ...

Plus tard, nous sommes allés chez Mario, c'était moins cher.

On allait chercher le pain chez Decultot, c'était à la pesée et il y avait toujours un petit bout en plus qu'on ramenait à la maison.

## **La guerre**

Pendant la guerre, il fallait mettre un panneau sur la porte indiquant le nom et l'âge des occupants du logement. Parfois, les Allemands donnaient une pièce aux enfants. Une fille que je connaissais leur demandait des pièces et elle a reçu une gifle, elle n'a jamais recommencé.

En 1944, il y avait généralement une alerte vers 18 heures et nous allions nous jeter dans le champ en face. C'était l'heure à laquelle on faisait nos galettes de pomme de terre, un jour j'en ai eu marre et j'ai décidé de rester manger mes deux galettes tant qu'elles étaient chaudes.

J'allais au Centre d'apprentissage « Mon abri » en 1944, ils devaient savoir que le Débarquement allait avoir lieu, ils ont demandé aux filles si elles voulaient partir en colonie. J'avais 15 ans, mes parents ne m'avaient jamais laissée aller en colonie mais là je suis partie.

Nous étions une cinquantaine de filles, arrivées près de Mortain, la cheftaine Mlle Lanière, nous a dit qu'on avait un pied dans la Manche, un pied dans le Calvados et un pied dans l'Orne. Nous sommes parties en mai 44 et revenues en septembre. Nous étions avec une monitrice qui habitait Paris. Nous avons fabriqué des sacs à dos avec de la toile de drap, c'est moi qui les avais cousus, je piquais très vite avec la machine à coudre. Nous étions installés dans un lycée de Mortain. On est parties faire des marches dans les petits chemins, 25 km par petits groupes pour ne pas se faire repérer par les Allemands. Avant de partir nous avons caché toutes nos affaires derrière un mur et nous avons tout retrouvé.

Ensuite nous avons été accueillies au château de Martilly, la châtelaine cachait son fils pour qu'il ne soit pas pris par les Allemands. Ils occupaient tout le château et nous avons dormi dans le grenier.

Ce sont les Américains qui nous ont libérées.

## **Après la guerre**

Après la guerre, on allait ramasser du bois à la plage pour se chauffer, il n'y avait plus rien. Une fois, j'ai vu un cadavre échoué à marée basse, c'était un Allemand d'après les chaussettes il n'avait plus de bottes. Des camions passaient sur la plage après chaque marée pour ramasser les cadavres.

J'ai commencé à travailler après la guerre. Une jeune fille que je connaissais, Sisca Bronca, travaillait dans une propriété à Cabourg et elle m'a présentée aux propriétaires qui cherchaient quelqu'un pour garder une petite fille. J'ai donc gardé cette fillette, Marie. Je l'emmenais à la plage devant le casino pour que la patronne puisse nous voir quand elle se promenait. La fillette m'a appelée Marinette pour que je ne m'appelle pas comme elle et j'ai gardé ce nom toute ma vie. J'ai passé une dizaine d'années à Paris puis à Neuilly dans une famille qui m'emmenait à Monaco, Menton, à seize ans, j'ai visité toute la côte d'Azur avec eux, ...

En 1953, je me suis mariée car je voulais des enfants à moi. J'ai réalisé ma robe de mariée moi-même, ma patronne voyant que je savais coudre m'avait payé des cours de coupe à Paris et j'ai réalisé dans la quinzaine une jupe, un chemisier et une veste. Mon frère Tonio s'est marié le même jour que moi.

Le premier métier de mon mari était peintre et le soir après l'usine, il allait faire 4 heures de peinture dans des villas pour gagner un peu plus.